

1 Maurice Bellet : **L'amour déchiré, Desclee de Brouwer (2000).**

Pourquoi lier si étroitement ces deux mots amour et déchirure ? Sinon pour dire un lien nécessaire, du moins intrinsèque. Cela mérite d'y voir si possible un peu plus clair. Voici tout d'abord quelques réflexions résumées et des citations du livre.

- L'amour n'est pas l'idée de l'amour. C'est l'expérience d'amour ; et c'est une vraie expérience de tout l'homme. L'amour veut tout garder, il veut le corps et l'esprit, la tête et le cœur, le plus archaïque et instinctuel et le plus raffiné, sublimé, transcendant. L'amour veut tout (p.14).
- Autrefois, le vrai amour se définissait en terme de volonté : il ne s'agissait pas de suivre sa propre pente mais de vouloir faire le bien de l'autre. Aujourd'hui le « il faut » du devoir ne convainc plus même si nous ne pouvons guère éviter la tension entre la concupiscence et la bienveillance. Être arraché au soi fermé sur soi est une nécessité de l'amour. Mais la logique d'éros, c'est de chercher la satisfaction de nos besoins dans la jouissance et la possession via l'autre comme objet d'amour, avec la volonté de se faire valoir ou de rendre l'autre dépendant, tout particulièrement à travers le don. Désir-devoir-don s'entremêlent pour devenir notre destinée, car l'amour est jaillissement de notre condition humaine qui a sa source en notre corps. Il faudrait qu'il soit vrai mais nous sommes complexes, fourbes et faux : du coup, l'amour est aussi mensonge. Frénésie, impulsion.
- « L'amour se vit dans une histoire, où se répète confusément l'archaïque, où le « senti » va son chemin incontrôlable, où l'imaginaire est une perpétuelle construction que la réalité déçoit (p.24). » Tout est donc ambigu et ambivalent. Et la parole sera le lieu où cela parle confusément, en une distance qui est toujours déchirure. Quand elle se veut un absolu comme fusion avec le ressenti ou maîtrise du vouloir et du devoir, elle s'enracine dans le pur malheur.
- Si l'amour est essentiel à la vie, il est une aventure hasardeuse où l'on sait que la désillusion est inévitable, et qu'elle peut conduire au pessimisme et à la tristesse.
- Parce que l'amour, sous toutes ses formes, est l'affaire de chacun, il réclame l'éthique du consentement mutuel, qui a son tour exclut le viol et l'inceste mais aussi toute agressivité qui avilit l'humain, le défait, l'anéantit, le réduit en l'expulsant de sa dignité. La violence du non-amour peut prendre des formes multiples y compris celles de la douceur, de la gentillesse et du dévouement quand ils sont centrés sur la satisfaction unilatérale de nos besoins ! Ainsi, si l'amour est relation, consentement mutuel, il est aussi ancré dans la réciprocité et la responsabilité : le don est appelé à donner, le désir est joie dans le désir que l'autre soit, et le devoir-être est à vivre sur l'appel à la plénitude de la vie. Il y a opposition entre l'amour qui aime et le non-amour centré sur l'avidité du Seul ! La vigilance est donc requise ici pour établir cette distinction car il y a toujours à se dépêtrer de l'illusion pour goûter à l'amour communion-tendresse (cf p.35).
- Quand l'amour est blessé, il risque en sa déchirure, toutes sortes de démesures inhumaines : le silence, la rage, le froid, la jalousie, la culpabilité ou la honte, mais il devient surtout haine conjugée en logiques infernales : la haine est l'amour lui-même devenu impossible qui se mue en destruction, en se déchirant du dedans en une tristesse sans fond ou en ressentiment effrayant. D'elle peut dériver une énergie extrême vers la frénésie de jouir, l'avidité l'ambition : sexe, pouvoir, argent (p.45). Elle peut aussi mener à l'abattement complet, à l'échec à répétition, à la déception programmée ; la douleur de l'absence, celle de l'impuissance conduisent à vouloir détruire, ou encore à la résignation, à la dureté, à l'indifférence, au cynisme tranquille même si la brûlure demeure ! La logique infernale fait fructifier le malheur en autant de revendications et ressentiments. On n'en finit pas de cette tristesse-dépit-colère-injustice.
- L'amour s'ancre dans des histoires individuelles, familiales et sociales. Dans le chaotique aussi et ses fantasmes : c'est le domaine de la honte jouissive quand la victime se pare des

2 Maurice Bellet : *L'amour déchiré*, Desclee de Brouwer (2000).

blessures subies et se vit en objet jeté et repris pour assouvir la violence de l'autre. La haine se décline en magie de l'extrême qui peut aller vers l'anorexie, la drogue, l'alcool, la secte, vers ce qui sera perçu comme dérives extatiques et jouissances morbides. Il n'y a plus de souffle : juste un corps distordu, déchiqueté. Une déshumanisation qui met en scène le hurlement muet de la destruction mais qui nous dit aussi ce que devrait être le principe d'humanité...(CF p-75)

- L'amour présuppose une diversité de voies qui dit aussi le malheur des grandes instances ; quand un certain christianisme enclin à se battre contre toute licence charnelle se perd dans le culte des saints et martyrs, en somme dans la jouissance de la violence, jusqu'au fond sans fond, là où l'amour meurt sur la croix, alors que la vie devient cet enfer où tout est amour mais où l'amour est meurtrier (p.76). Ou quand la pensée philosophique opère une séparation dans une fausse humilité en niant le ré-envahissement du méconnu ou du refoulé. Ce qu'il faut quitter, c'est la peur bien sûr mais cela réclame une ouverture à ce monde souterrain de nos pulsions et angoisses archaïques qui sera de toute façon lié à la sexualité. L'apaisement contemporain qui a brisé les vieilles structures éthiques et religieuses par la technique pour maîtriser son destin, pourrait bien être l'apologie d'une moralité sans morale et surtout sans effort. Nous trouvons tout à l'opposé la plus haute sagesse qui trouve son lieu dans la non-quête, dans la pleine adéquation avec ce qui est, dans le détachement continu qui conteste l'illusion du pouvoir prendre. Peut-on encore appeler cela de l'amour ? Uniquement alors dans cette pure transparence de l'être...
- La sagesse d'amour sera forcément humble : l'opposé du sans-amour, un presque rien mais d'une puissance infinie (p.40) qui connaît que l'absence d'amour est l'abîme. Ce qu'elle y voit c'est le Silence. « C'est dans ce silence, que s'entend la voix, la voix tendrement humaine qui témoigne que l'homme est né. Elle est sans force et sans pouvoir, elle est comme le murmure de la mère aimante prise aux hordes des massacreurs, elle est le murmure de consolation et confortation murmuré à l'oreille de l'ami qui est au bord de la nuit, elle est le geste accueillant du père envers l'enfant douloureux (ô Rembrandt), elle est la parole sans mots qui sort du visage aimant tourné vers le mourant — et la main tient la main, par-delà tout. Elle est le chant murmuré à l'oreille de celle qui s'en va, et la main morte se soulève jusqu'à prendre la main de celle qui chante et à la baiser (scène vue à l'hôpital).Ceci advient.(p.91) » Cette sagesse est comme une source qui devient en nous source et souffle. Elle n'est pas lieu tranquille, gentiment assuré, car elle contient tout, y compris nos sombres fantasmes ou nos plus hautes aspirations, un tout qui nécessite une transmutation. Mais elle sera intimement liée à cette tendresse sans cause qui coïncide avec la création délivrée. Alors, le lieu de l'amour sera tout l'homme en sa nécessité avec pour conséquence que l'amour déchiré ne sera pas un simple malheur mais bien la vie déchirée !
- Vouloir l'amour comme amour nous porte vers l'union, et la jubilation de l'union, vers l'être ensemble qui défait la fascination de la mort. C'est plus qu'une éthique car l'amour mobilise en l'humain plus que le conscient volontaire. Nous le vivons dans la foi avec le Christ, ce qui signifie immédiatement avec les autres humains. L'amour réclame un espace bien plus grand que l'éthique, il est en amont, création, surgissement de noms, de visages, de corps, présences – non comme ce que je dois respecter, mais comme ce qui nous est donné (p.107), dans une compréhension première de l'être humain où l'amour peut être délié de la tristesse, de l'infamale dureté des logiques infamales menant à la destruction. « Il est, dans l'Évangile, le principe de réciprocité : Fais aux autres ce que tu veux qu'ils te fassent. Il désigne à la fois l'élémentaire humain et ce qui est le plus difficile. Ôtez-le : le rapport interhumain devient meurtrier. Tâchez de le vivre: et c'est une rupture héroïque. Au surplus, il est dit qu'en lui se tiennent la Loi et les Prophètes, tout, le tout de ce que nous nommons la « religion » et qui dans l'Évangile est la vie même — la vie en vérité.
Et il est ajouté plus tard: aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. C'est donner comme vérité à l'amour non point la référence à mon désir (« ce que tu veux qu'ils te fassent

3 Maurice Bellet : L'amour déchiré, Desclee de Brouwer (2000).

»), mais quelqu'un d'autre, une autre vie; qui pourtant ne me parle ainsi que d'être, en un autre sens, qui je suis. Je suis ce Christ, qui se présente comme l'amour que j'ai à vivre, à condition de ne le revendiquer en rien ; car je le suis dans la rupture, dans la déchirure fondamentale de Je, en tant que Je serais le Seul. C'est-à-dire que l'amour n'est pas seulement ce que je veux, ou même ce qui m'advient, à moi sujet ; l'amour est ce qui précède l'être en l'être humain; il n'y a de vérité que d'écoute et communion. Et cette vérité précède tout, y compris la raison même.

Ce mouvement de l'amour emporte tout. Il est en l'homme par les dons, par l'insufflation de puissance qui passe en amour pour le bien de tous : là est l'expérimentation de l'Esprit. Il est le mouvement de la connaissance essentielle elle-même : quiconque aime est né Dieu et connaît Dieu.

Ce mouvement est d'une liberté souveraine. Il arrive que le Nouveau Testament parle politique ou sexualité; mais jamais de façon appliquée ou dissertante ; pas non plus juridique; on dirait presque comme en passant. Car son vrai lieu est ailleurs, dans la genèse de l'homme. C'est pourquoi il faut toujours être prudent à répéter le Nouveau Testament. La répétition simple peut ignorer que l'Évangile est dans la région du principe des principes, ce degré second, qui se concentre en l'homme même, l'homme tout entier, quand la source est enfin pure et plénière.(p.108) » Et il y a un risque à prendre, au nom de l'amour indispensable à la vie, quelques soient les difficultés, pour sortir des logiques infernales... « Dès le Nouveau Testament, dès saint Paul, il apparaît que le combat est sur deux fronts : du côté de l'anarchie violente du désir — du côté de la prétention « légaliste » et moralisante (avec son hypocrisie). La question, pour nous, est de savoir quelle forme prennent — pour nous — ces deux opposés fondamentalement complices dans leur échec à aimer. Mais, en fonction de « l'art d'aimer », ce sera plus que jamais affaire d'une interprétation inventive, plutôt que de comportements d'avance identifiables. Il y a pourtant critères; on juge l'arbre à ses fruits. Ce qui conduit à tristesse, dureté, égarement, repli sur soi, ou prétention, revendication, ressentiment, ou compulsion, frénésie, débordement stérile ; ou encore, et par-dessus tout, à désespoir, glissement en bas, destruction — cela est dans l'opposé de l'amour. Ce qui, au contraire, est pacifiant, confortant, ce qui délie de l'âpreté et du ressentiment, ce qui donne de donner, ce qui ouvre chemin, même malaisé, même apparemment injustifiable, même hors des logiques reçues, cela est déjà du côté de l'amour — même si cela ne laisse point en repos, appelle à plus loin, exige dépassement. (Après tout ce sont, au moins quant à l'esprit, les critères de saint Paul lui-même.)

Ce risque, au nom de l'amour nécessaire, quelles que soient les difficultés, c'est ce qui met hors des logiques infernales. (p.109). »

- Le lieu de l'amour est l'amour même, toujours premier, sans être objectif ni lié aux pulsions, au corps, au social ou à la moralité. Ainsi l'origine n'est pas le début individualisé de la vie mais ce à partir de quoi l'individu peut exister et se construire. Cette toute première chose cherche dans l'altérité, y compris dans notre dimension sexuée, l'un de la vie pleine et pleinement déliée de la destruction. Dès lors, « l'amour comme amour n'existe qu'entre l'autre et moi. S'il tourne au conflit, à la violence, à l'abandon, s'il est en cet excès d'amour qui finit par coïncider avec la possession - « je te donne tout, donc tu m'appartiens » - l'amour en moi devient douleur. Et comment faire que cette douleur ne devienne pas en moi violence ou abandon, les deux catastrophes de l'amour ? » « Toutefois, surmonter l'abandon – quitter ces espace-là, du subi et de l'infligé – suppose qu'il soit donné d'habiter l'autre espace : celui d'une primordiale tendresse, d'une chaleur qu'aucun effort, aucune moralité ne produisent (p.117). »
- L'amour va se conjuguer en vie superposées, dans l'extrême complexité de nos différents stades d'évolution : la toute première enfance, avant trois ans (stade1), l'âge de l'identification sexuée, encore intensément, violemment affective (2) ; la 3^e vie qui va vers le développement adulte, vers la maîtrise, et la 4^e qui va vers la vieillesse dont nous

4 Maurice Bellet : L'amour déchiré, Desclee de Brouwer (2000).

pourrions dire qu'elle est face à la mort, vie de sagesse, bien au-delà de la maîtrise, discipline, morale ou ascèse. L'enjeu se fera quête de l'innocence, parcours d'un chemin qui s'est éloigné du chaos de la dispersion et de la répétition morte. L'innocence apporte la liberté : le corps y est libre de l'odeur de mort, qui traîne après elles (les vies superposées) toutes sortes de frénésies. Et si plaisir il y a – rappelons-nous « l'art d'aimer » et le rapport du geste au sens – il est tout différent en ce qu'il dit, du plaisir que cherche le jouisseur. Car ce n'est pas le plaisir qui est premier : c'est la présence. Et le corps peut devenir ce corps de lumière, qui n'est plus du tout « l'objet » à saisir, mais l'être tout entier, homme ou femme, devenu parole de cette présence. Cela, nous ne pouvons le tenir ; mais cela peut se donner (p.128). » Nous aurons ici à inventer la vie, non pas selon nos déterminations mondaines, mais selon la vérité, la justice de l'amour, que la vie seule enseigne.

- En l'amour, en tous les amours monte le vœu de l'amour absolu, inconditionnel, fort comme la mort et même plus fort qu'elle. Celui qui est au cœur de la relation...(p.134.)
Il sera dissocié du désir qui est avidité et revendication ou du moins ré-habitation en cette coïncidence avec la pure joie que l'autre vive, qui est aussi mienne, étant délié à la racine de la culpabilité d'exister ; un tel amour se joue des aléas de la vie, des risques de blocage, de déstabilisation, qui risquent de défaire la circulation de l'amour...(p.138)
- Pour autant l'écart est douloureux dans le constat que l'amour puisse être si proche de l'amertume, la déception, l'irrépressible ressentiment. Il faut donc travailler toute l'épaisseur du je suis dans nos vies superposées ! Cette déchirure est dans le réel même, car l'amour est toujours dans la relation qui peut être emportée par les logiques infernales qui ne concerneront pas uniquement le sexuel manifeste mais l'entier de la personne. Le propre de ces logiques, c'est la mise en situation telle qu'on ne voit pas comment s'y tenir en vérité : tout y est difficile, dure, exigeant renoncements, dans l'inextricable, le sans-issue, l'impasse ; ici quoi qu'on fasse, on se fera ou on fera mal ! Il se peut même que la lumière – le 4^e mode de vie issu de la sagesse – se transforme en rage que l'autre n'y soit pas, et qu'il nous empêche d'y être par sa faute. Y a-t-il un autre chemin que celui du désespoir, de la soumission ou de la destruction ?
- Il faudrait aller du côté de l'amour comme foi, sans la jouissance d'aimer ni même la jouissance de sa foi. Non pas un amour mystique car il resterait dans l'illusion ; ici, l'amour inconditionnel est feu, premier, absolu, sans dépendance, sans prétention : ce grand manque commun qui demeure dans l'urgence d'être comblé. Une présence dont l'absence est brûlure. Cette lumière incite à demeurer dans le don, le pardon, la suprême innocence qui traverse tout, la générosité qui espère sans point d'appui tout en se disant, intraitable, au cœur de la Ténèbre. Une aventure infime et infinie, l'origine originante de tous les possibles que rien n'épuise ni ne mesure. Foi envers autrui, foi envers soi-même, avancée vers l'horizon de la vie heureuse : la Pacification. « C'est pourquoi la vérité est du côté de ce quatrième mode de la vie, où l'être humain s'illumine de la lumière de l'amour, transfigurant tout, même l'en bas. La vraie vie est cette vie cachée, parce que nous en sommes séparés par les terreurs et fureurs dont la seule origine est finalement que l'amour manque. Et peut-être que le pire ennemi n'est pas dans le bouillonnement ou l'incontrôlable des premier et deuxième modes — l'archaïque, l'enfance, la préhistoire d'humanité — mais plutôt dans la prétention du troisième: s'établir dans raison, ordre et vérité — ou désir, ici cela revient au même — dans la méconnaissance de l'humilité de l'amour (p.151). » Le corps peut alors se reposer dans la fin des crispations avides et anxieuses. Il n'y a pas de jugement, je peux pardonner à l'autre (à moi aussi) son malheur d'être hors de l'amour ; il s'agit plutôt de nous voir en nos défaillances, en la lumière, en cet amour toujours plus grand, envers tout et chacun, même dans l'insoluble, sans exclure ce qui est ou se voit, en sachant que le premier don que l'on puisse faire, c'est d'être soi-même dans la vie plutôt que dans la destruction. Et cette joie-là, personne ne pourra nous l'enlever !
« Même le faute, on peut l'assumer. Fin de la culpabilité pourrie; mais la défaillance, la

5 Maurice Bellet : L'amour déchiré, Desclee de Brouwer (2000).

faillie, je puis la reconnaître ; je puis avouer que c'est de mon fait ; je peux quitter l'éternel procès où je n'ai choix que d'être accusé ou excusé — par rapport à ma liberté, l'un vaut l'autre, ce sont deux servitudes. Et le signe que j'assume ma « faute », il est simple : c'est que je ne suis plus dans la nécessité de mettre l'autre en sa faute.

Et c'est pourquoi, puisque nous sommes tous en même condition, aucun amour ne doit être méprisé. On aime avec ce qu'on est, quelquefois avec sa haine. Et comment éviter que le changement de la relation, quand il va vers plus de vérité, puisse se faire sans qu'on passe par la haine ? Ô douleur sans cesse répétée ! Mais aucun amour ne sera méprisé.

Maintenant, soyons heureux. (Ô douleur !) Puisque c'est ce que l'amour nous demande et nous donne. (p.153) » Nous essayons de quitter le jeu de mort : la désespérance. « Chacun s'en ira selon sa mesure, selon sa voie ! Sans jugement, sans prétention, sans mépris – ni envers autrui, ni envers soi-même (idem). » Cette sagesse a renoncé à tout, y compris au renoncement lui-même pour être parole qui parle dans l'impossible de l'indicible. « C'est une sagesse patiente et douce – et intraitable. Elle a un sens aigu de la déchirure et de la défaillance et pourtant elle est sans culpabilité. Elle a l'âpreté même du désir, et pourtant c'est un désir pacifié. Elle est l'humilité même, la petitesse, l'enfance et elle veut tout, et la plus grande puissance et l'œuvre la plus grande, et avec une énergie surhumaine. Elle est l'aurore d'une autre pensée. (p.154). »

– Nous avons besoin d'amour, c'est aussi simple que cela : il faut donc vivre ce qui engendre la vie, prendre ce qui sera donné et le reste par surcroît.

« Mais si l'on réclame et revendique, si l'on se crispe sur les « il faudrait, il aurait fallu, tu devrais, tu aurais dû », ça bloque tout, ça n'engendre que l'amertume.

Sans revendication ni ressentiment.

Sans prétention à se justifier, sans culpabilisation de ce qu'on est.

Sans haine envers qui que ce soit.

Sans l'artifice mortel du « comme si ».

Sans les non-dits meurtriers. Sans les fausses franchises meurtrières.

La paix. Non celle du retrait, de l'effacement, mais la paix ardente de la juste faim, de l'harmonie des puissances, de la réconciliation fondamentale avec l'œuvre immense: que l'amour soit la vérité.

Non celle de la perfection, de l'âme béate, confite en elle-même. La paix est combat. Et l'on défaille, on dévie, on faute. Mais c'est faute de vie et non faute de mort.

Par là se tient la fin des logiques infernales.

Ne pas dépendre ! Sortir du cercle !

Et pourtant demeurer sensible, affectueux, généreux et tendre, et souffrir de la souffrance de l'autre. C'est vraiment passer entre Charybde et Scylla : porte étroite. Entre le durcissement de l'indifférence et l'effondrement de la désespérance.

Ne pas entrer dans le cercle ! Le cercle de la répétition qui est avidité-angoisse, abandon-empise, rejet-absorption. De tant de façons.

Et, si l'on s'y trouve pris, sortir — sortir par cette humilité d'en haut, qui est hors de toute maîtrise et qui est pourtant la suprême volonté, celle qui passe tout effort et qui est la liberté elle-même, libérée de ses illusions.

Sagesse. Mais la sagesse d'amour n'est point dans le retrait du sage. Elle va, elle donne, elle se donne, elle risque, elle souffre — elle est la vie intense.

Que chacun en ait sa part. Car c'est ouvert à tous, même si hélas, hélas, trop souvent nous ne savons pas comment.

Par là sont les images natives, qui guérissent des terreurs et fureurs primordiales.

Le visage. La voix. Le corps en sa présence. Non d'abord comme exigence, mais comme don. Le don infini de ce qui, pour l'œil mort, est chose-corps et qui, pour l'amour naissant, est parole où se donne la vie humaine, l'entrée en humanité (p.155-6). »

– Car le lieu de l'amour, c'est la faim, l'aller vers une véritable naissance, vers un

6 Maurice Bellet : *L'amour déchiré*, Desclee de Brouwer (2000).

consentement. À celles et ceux qui sont en compulsions ou qui haïssent leur besoin de tendresse bienveillante, qui doivent le piétiner, se soulager de son absence, le refuser dans la froideur de l'offense et de la dérision, y renoncer à cause d'un passé sans issue, que dire sinon que seule une parole aimante est à dire et à vivre.

« Finalement, finalement, vous ne devez, nous ne devons craindre qu'un ennemi, un seul ennemi : la sombre tristesse qui envahit tout et défait le lien merveilleux qui nous donnait d'être un en nous-mêmes et un avec nos proches, jusqu'à l'infini. Un seul ennemi: cette tristesse de ténèbre, cette amertume qui hait la naissance et la vie ; car c'est de ce gouffre que sortent les cruautés, les abandons, les replis, les angoisses. De là sort l'extrême, l'inhumain— l'inimaginable froideur des organisateurs de massacres.

Et d'où vient-elle, cette tristesse ? De ce qu'une parole n'a pas été dite. Ou de ce qu'elle a été tuée. Cette parole-là, qui court et circule parmi les humains, elle ne dit pas quelque chose sur quelque chose, elle n'explique pas, elle n'argumente pas, elle n'ordonne pas, elle est seulement la présence de « l'humaine tendresse », elle est la chaleur du corps aimant qui se fait poème et pensée, transfiguration du corps, libération du jugement, une présence qui délie de l'enfer.

En vérité, toujours demeure en l'homme (en vous comme en moi) puisqu'il vit, au moins une légère trace, un reflet de ce don qui précède tout et qui fait que malgré tout nous pouvons nous réjouir d'être nés.

Heureuse rencontre, d'une parole qui nous éveille là! Cela est vrai de toute vie, même si nous ne savons pas comment, même si celui qui la vit est jour après jour dans la ténèbre (p.158-9). »

Au bout du compte demeure l'invitation à demander, à chercher, à traverser la confusion, car l'amour est le sel et l'origine, l'œuvre infinie qui nous appelle avec allégresse dans une fragilité totale, un murmure d'humanité, un écho misérable au chœur des Anges.

Points d'accord :

Il y a convergence avec la TDC sur de nombreux points : la nécessité de la pacification, la place de l'amour tendresse-bienveillance, la quête de la lumière intérieure, la nécessité de sortir des cercles infernaux (ego, maîtrise, désir dévastateur de puissance, jouissance, possession, gloire, la logique infernale de la tristesse-dépit-colère-injustice, l'humilité dans une vérité plus haute, la joie du sourire intérieur, la fin de la culpabilité, l'invitation à guérir notre passé, l'importance du don, d'une remise en questions des illusions et pseudos certitudes, etc.) L'exigence belletienne réclame une vigilance sans complaisance à saluer.

Mais il y a par contre une divergence de taille.

Désaccord majeur

La TDC affirme clairement la nécessité de l'Éveil de notre Esprit, ce qui ne peut se faire sans un apport d'Amour comme énergie venue aussi du futur, le cadeau divin par excellence qui vient faire pleuvoir sur notre Arbre de vie. Un esprit éveillé - fut-il exigeant comme l'est Maurice Bellet -, s'il ne s'ouvre pas réellement à une transcendance, se condamne invariablement à l'entropie, à devoir ramener la tendresse-bienveillance par la seule force de la volonté. En se méfiant de l'En-Haut – que les religions ont certes forcément aussi coloniser en violences inacceptables – M.Bellet reste dans une lecture freudienne du soupçon, auquel curieusement seul Freud échappe ! Il y aurait assurément matière à déconstruire notamment les représentations mécanistes et déterministes pourtant périmées du maître. Jean-Marie Delassus a osé se lancer dans une relecture freudienne en dialogue avec la neuroscience, et d'après ses recherches, ce n'est pas la thématique de l'amour qui vient en premier expliquer nos logiques infernales : ce serait plutôt une recherche mal orientée de cet état premier et fœtal dont nous avons la nostalgie, recherche d'harmonie (d'homogénéité) que

7 Maurice Bellet : L'amour déchiré, Desclee de Brouwer (2000).

nous quêtions dans l'extériorité, l'avoir et le paraître, là où nous ne pouvons qu'éprouver cette tristesse-dépit-colère-injustice, d'où toute violence surgit. À qui donner raison ? La faut-il d'ailleurs ? Les deux points de vue – à mon humble avis – illustrent une adhésion cachée à des formes de déterminismes qui bloquent et figent le débat dans l'en-bas sans apport de l'en-haut : or, cet apport existe ! Il est fait d'intuitions, d'inspirations, de prémonitions, de « heureux hasards » et de synchronicités ; c'est l'aide concrète, cette tendresse-bienveillante permanente de Dieu à notre égard, matérialisée via notre Âme : vouloir ne pas en tenir compte, l'ignorer ou la tenir à l'écart du débat est absurde ; c'est en elle que nous trouvons le meilleur équivalent de cet état fœtal premier ou encore de cet amour tendresse-bienveillance ; celles et ceux qui l'ont rencontrée lors d'une EMI en reviennent d'ailleurs profondément transformés. C'est un indicateur fiable dont il faut tenir compte, même si ces personnes sont en somme dans un traumatisme positif indiscutable. Reste évidemment que, pour nous autres, une telle conviction intime ne s'acquière pas aussi facilement. Nous serions plutôt envahis par le dépit ou la désespérance :

- devant la bestialité, la bêtise, la brutalité humaine doublée d'une avidité insatiable
- face à la vie si incertaine et difficile
- devant ce dieu, Grand Sadique ou Grand Laxiste, qui de toute façon n'en fait pas assez pour nous venir en aide ou simplement nous simplifier la vie.

Cela ne nous condamne-t-il pas, tout aussi sûrement que le non-amour ou la nostalgie d'un état fœtal premier, à la logique infernale de la tristesse-dépit-colère-injustice ? N'éprouvons-nous pas cette inimitié fondamentale face à Dieu, à la vie, à la mort, à notre condition humaine insatisfaisante et bien trop difficile ? Franchement, ce ne sont pas les raisons de désespérer qui manquent : face au froid de l'univers, l'amour tendresse-bienveillance est-il capable de vaincre la mort et le mortifère ? Capable de combler notre solitude ontologique radicale ? Et si oui, où et comment la faire émerger ? Par l'effort volontariste et une vigilance de tous les instants ? Cela semble bien lourd tout en faisant de nous des héros tragiques, des Sisyphe, certes courageux mais taraudés (trop) souvent par les déchirures inévitables du non-amour, heureusement de temps en temps comblés et joyeux.

Plus fondamentalement encore, il y a lieu de rappeler la double intentionnalité qui nous constitue. Celle du corps-propre qui, dans un programme autonome proche de l'instinct animal, nous fait rechercher le contentement, éviter la douleur, maintenir une possibilité de fuir en évitant l'échec et mat. Et celle de la conscience qui est fondamentalement choix, orientation et préférence. Ici, c'est le manque qui nous constitue avec la peur de manquer qui est appelée à être comblée. Nous recherchons toutes sortes de sécurités, y compris par remplissage, et l'épanouissement personnel notamment (CF. Maslow). Là aussi, indépendamment de la thématique de l'amour, peuvent se glisser de nombreux cycles infernaux alimentés, dans notre monde globalisé, par l'exigence d'être performant, compétitif, efficace, rationnel, organisé, etc., ce qui génère non seulement l'égoïsme mais aussi alimente le désir mimétique (convoitise et rivalité).

À noter encore l'effet de l'allongement de la vie dans les pays riches qui amène de nouveaux défis et de nouvelles possibilités d'accomplissements.

Il n'est guère possible de vouloir attribuer la logique infernale de la tristesse-dépit-colère-injustice uniquement à travers la thématique de l'amour. Celle-ci devrait plutôt être posée comme **intentionnalité spirituelle spécifique**. Je la conçois à ce titre capable de questionner les deux autres intentionnalités, de les envelopper de cet amour tendresse-bienveillance qui a pour effet la pacification de notre passé-présent. Nous pouvons apprendre :

- à faire monter cette tendresse-bienveillante ; c'est aussi laisser l'Aide de Dieu nous rejoindre par notre Âme-Esprit, et même la laisser se matérialiser concrètement...
- à retrouver un état fœtal harmonieux en sachant et en ressentant que nous ne pouvons pas échouer (il n'y a pas de Jugement véhément, pas d'enfer).

8 Maurice Bellet : **L'amour déchiré, Desclee de Brouwer (2000).**

- à vaincre notre inimitié envers Dieu, en tirant la joie de vivre du futur, dans la Loi du libre arbitre infiniment subtile, et non dans tous les déterminismes de notre passé
- à reconnaître en effet la nécessité comme le bien-fondé de l'amour tendresse-bienveillance comme intentionnalité spirituelle spécifique : elle nous conduira à la déchirure assumée – on sait quand elle manque ! - tout en étant la Source d'une joie intérieure imprenable car cet amour-là n'est pas destiné à nous conduire sur la croix ! Sauf si nous en décidons autrement. Il n'y a rien à faire, rien à être, nulle part où aller dans la Seconde causalité. Tout est lié au libre arbitre, le nôtre bien sûr, celui de Dieu, des autres ou de l'univers, tout est donc libre-don et cadeau à vivre si possible dans la réciprocité, le respect mutuel vigilant et l'humilité choisie. Cette approche réclame un changement de mentalité et de conscience dont nous ne sommes encore qu'au tout début. L'avancée en est encore réduite par une science majoritairement déterministe, ce qui n'aide pas ! Difficile d'imaginer à quel point l'énergie de tout est liée à l'équilibre de l'amour, dont nous pouvons constater la présence équilibrante partout. N'est-elle pas alors une intention divine spécifique ? Le chemin, la vérité et la vie, comme disait Jésus ? Cette voie qui parvient à limiter la place et l'importance du chaos comme celle de l'archaïque pulsionnel ? Si nous parvenions à nourrir cette conviction intime nous en ressentirions les effets bénéfiques immédiats ; c'est le merveilleux pouvoir de magicien dont parle Philippe Guillemant. Car l'intentionnalité de l'amour, en s'ouvrant pleinement à notre Âme-Esprit, dessine de nouveaux futurs en orientant le futur vers de nouveaux possibles, vers un temps neuf où tout devient possible, si nous demandes sont claires et généreuses, si nous laissons le devin agir librement, et si l'environnement le permet. Alors oui, le don précède tout ; nous pouvons nous réjouir d'être nés ; le grand vide qui aspire à être comblé trouve son équilibre dans l'énergie de l'amour qui est toujours aussi désengagement du chaotique et de l'archaïque en nous et autour de nous.

Avant de concerner les autres, cette aventure est d'abord un choix individuel, une conviction intime mise à l'épreuve des faits et de la vie. Changer le monde, c'est d'abord changer soi-même ! Faut-il maintenir – comme le fait Maurice Bellet – cette suspicion profonde à l'égard du non-amour ? Une vigilance compatissante assurément mais aller au-delà reviendrait à maintenir le pathos tragique de la créature coupée de son créateur, irrémédiablement aliénée à sa nature biologique ou pécheresse. Nous sommes heureusement les bénéficiaires de l'Aide divine ; tout n'a pas été corrompu ni contaminé : une spiritualité demeure possible sans être sous la tension de l'effort volontariste démesuré.

Nous pouvons bien sûr nous perdre. Nous meurtrir. Nous illusionner. Passer à côté de l'essentiel. Souffrir de cette tristesse-peur-colère-dépit-honte qui se ré-duplique en cercles infernaux. Et ne jamais en être sorti vraiment. Mais nous pouvons aussi changer de cap, d'orientation. Apprendre surtout à être des observateurs-capteurs-acteurs du divin ; nous y exercer librement, sans chagrin ni contrainte, y travailler modestement en refusant toute dramatisation des enjeux – l'absolutisation des causes relatives – et toute relativisation à outrance – du sacré notamment – dont la modernité est si friande. Nous serons alors – ce faisant - de simples enfants du royaume céleste, en qui le divin prend plaisir, libérés d'une culpabilité inutile car le seul jugement posé d'en-haut fait état d'une lumière venue dans le monde.

Pouvons-nous y consentir ?

Ainsi va la Route du Temps...

(Philippe Nussbaum, pasteur, décembre 2013)